

## Les yeux de la haine

Eileen Lohka

---

Number 125, May 2010

La haine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61719ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Lohka, E. (2010). Les yeux de la haine. *Moebius*, (125), 67–74.

## EILEEN LOHKA

### *Les yeux de la haine*

Mon regard se perd dans ses yeux couleur caca d'oie. Sa dureté vrille, vrille, vrille. Les petits plis méchants au coin des paupières, les trois barres creusées comme des griffes entre les sourcils épellent c-o-l-è-r-e. Réaction immédiate. Il a suffi d'un coup d'œil et je suis obnubilé. Un frisson dans le bas-ventre, une sourde imprécision, un malaise annonciateur. Comme les vaguelettes qui font à peine trembler la surface de la mer. Je sais bien que je dois détourner mon regard, simplement le détourner, et vite. Facile à dire, la raison me l'ordonne. Qui se soumettrait à l'explosion qui doit forcément s'ensuivre? Facile à dire, oui. Moins facile à obéir. Mes yeux prennent vie, me contrôlent. Paralysé, hypnotisé par les éclats d'orage, par les prunelles dilatées, je ne peux me détourner. Mon corps ne me répond plus. Un goût de fiel emplit ma bouche. Je compte malgré moi les pulsations de mon cœur. J'oscille entre peur et fureur, qu'ai-je donc à me laisser contrôler par des yeux?

Trop tard! Une route brune se dessine au fond des prunelles, une route qui ne mène nulle part. Fasciné, j'observe les bottes qui soulèvent de petits tourbillons de poussière à chaque pas. Apparaissent le bas d'un pantalon khaki, crotté de boue, traces brunâtres comme de la rouille. Puis les genoux. Je reconnais le tissu de camouflage; je refuse de lire le nom sur la poche gauche. Ferme donc les yeux. Refuse de regarder le film qui se déroule dans ces prunelles ironiques qui te narguent. Détourne-toi, bouge nom d'un chien, l'explosion va te vriller les tempes!

Les bottes martèlent, je ressens chaque secousse au fond de la cervelle; le bruit enfle, s'empare de moi, fait

bourdonner mes oreilles. Je suis gelé, les yeux de serpent me paralysent. Tout au fond, se devine une silhouette gracile, estompée par les ondes de chaleur. Elle se précise puis hésite lorsqu'elle remarque le soldat. Elle est toute jeune, douze ans peut-être, les seins à peine formés sous sa robe légère, leur ferme rondeur se laissant deviner par la déchirure qu'elle tente vainement de tenir dans son poing. L'homme reste immobile, son pistolet bien serré dans son étui. Lui, au casque protecteur, lui barre la route, jambes légèrement écartées. Il a tout son temps. Sa hargne pour sa mission interminable dans ce pays perdu, son dédain pour ces bêtes sauvages qui s'entre-tuent et l'obligent à suer ici, son profond dégoût pour la race humaine, son sentiment que tout ça est inutile, ridicule, qu'ils s'entre-tuent donc, que la boucherie continue, que le sang coule, lui il n'en a que faire et puis zut alors, sa frustration, sa colère, sa rage, toute cette bile lui monte à la gorge, lui brûle l'estomac, mais quelle abrutie elle aussi de marcher toute seule par les temps qui courent, avec des bandes d'assassins enivrés de chair et de sang sur les routes. Une odeur de bête traquée se dégage d'elle, elle fait une ridicule petite danse, un pas en avant deux en arrière, ne sait plus où aller. Derrière elle, des groupes de maraudeurs qu'elle a dû contourner sans bruit ; devant, la statue qui exude une aura de danger. Il brûle à petit feu à la regarder, incertaine et peureuse.

Une minute après – une éternité –, il fixe sa main rouge de sang, objet inconnu rattaché à son bras, les phalanges blanches à force de serrer un long couteau effilé. Le soleil sur la lame projette des images éclatées, des brillants de violence, instantanés déconnectés, discordants, des éclairs d'hallucination pure. Des yeux écarquillés. Une main levée en signe de protestation, de protection. Un flash de lumière. Un bruit mat. Le frottement du couteau contre l'os, comme du sable sous les dents. L'effort qui tend ses biceps. La facilité avec laquelle la lame s'enforce dans la mollesse de l'estomac. La rage. La fureur. Le calme froid. Le détachement. Du rouge puis du bleu. L'odeur douceâtre de rouille. Le rouge partout, dans la boule jaune du soleil. Des images en morceaux, incompréhensibles, qui gravent sa rétine, alphabet d'horreur, hurlement de colère.

À rester ainsi à fixer sa main, l'homme que j'observe dans les yeux verts en face de moi se dilue dans la brume de mes larmes. Larmes d'impuissance. Je ne vois plus la route. Ni la fillette timide. Dépecée. Effacés ses ruisselets de sang, le viol de son corps par la lame, le bourdonnement des mouches. Je ne vois plus. Je ne veux plus voir. La haine que je lis dans les yeux provocateurs cloue mes pieds au sol, me glace, m'empêche de me détourner. Ces yeux m'appellent et mes viscères leur répondent. Comment expliquer cet ouragan qui sourd de nulle part, cette vague déferlante qui emplit tout mon être? Alors que je voudrais sentir une pluie rafraîchissante sur ma peau brûlante, je rends mon corps à la puissance de la marée dévastatrice, déchaînée par ces teintes de vert opaque comme l'orage. Mon corps tremble, des frissons me font dresser les cheveux sur la nuque, je hurle sans bruit. Je tempête, rage, lance tous les objets qui me tombent sous la main, sans broncher. Je me révolte, je veux enfoncer le long couteau acéré dans l'œil vert. Que la lame transperce le crâne, qu'elle arrache l'œil maléfique, qu'elle me libère, qu'on en finisse enfin. Mais non, rien ne transpire de cette tempête intérieure – rien qu'un film de sueur sur mes tempes.

Tout ça a commencé il y a bien longtemps, cette réaction viscérale au regard vert-de-gris. Dans un poste de police banal, ni plus important ni moins sale que des centaines de postes de police de par le monde. Vous savez, là où vont les touristes tout étonnés de s'être fait voler par un petit vieux qui prétendait s'être perdu et leur demandait son chemin. On les rencontre partout, ces pauvres victimes inconscientes qui découvrent subitement la cruauté d'un monde qu'elles croyaient beau, exotique, stimulant – un monde qu'elles abordaient en conquérantes et qui les privait soudain de leurs illusions.

C'était la première fois que je voyais de près ces yeux verts qui me transpercent depuis. Fixés sur trois femmes d'âge moyen assises sur un banc inconfortable dans la salle d'attente. Une, la plus grande, essayait d'expliquer qu'un vieux monsieur lui avait volé son sac. Il s'était approché alors qu'elles prenaient un café en terrasse et, muni d'une carte, leur avait demandé de l'aider. Alors qu'elles s'excusaient, désolées, elles ne connaissaient pas la ville,

il avait piqué le sac accroché au fauteuil et pris aussitôt la rue transversale.

— Jurez-vous que c'est lui qui a volé votre sac? En avez-vous la preuve? Non? Alors, pourquoi l'accusez-vous? Vous êtes presque sûres? « Presque » suffit pour accuser un homme? Et si on vous accusait de fausse identification à votre tour? Si on vous poursuivait? Réfléchissez bien. Vous ne pouvez pas vous amuser à accuser quelqu'un ainsi. Du reste, c'est au poste central qu'il faut s'adresser pour les accusations, pas ici.

Yeux-Verts toisait les femmes étonnées de voir la conversation changer si abruptement. Comment donc, alors qu'elles essayaient de rapporter un vol, c'est elles qu'on accusait? La grande a tenté de nouveau.

— Bon, peut-on simplement remplir la déclaration pour que je réclame ma perte aux assurances?

Les yeux verts ne la quittaient pas, lui parlaient aussi haut et fort que la voix hautaine qui raillait: « Vous avez perdu vos cartes, votre argent? Non? Ah, ils étaient dans une pochette sur votre ceinture. Bon, et alors quel est le problème, de quoi vous plaignez-vous? Votre téléphone, vos contacts. Ahhhhh, du rouge à lèvres; ah oui alors, il faut surtout déclarer cette perte, pour les assurances. Mais pourquoi cette tête d'enterrement? »

— Mais elle a perdu son sac quand même, elle est stressée!

Comme un bulldozer, il submergea la voix timide.

— Estimez-vous heureuse, vous avez encore vos cartes, votre argent. Tiens, vous auriez pu vous retrouver à l'hôpital, blessée. Vous n'avez rien eu, de quoi vous plaignez-vous?

La troisième, la douce, se tassait sur elle-même. Son inconfort à se faire houspiller publiquement déchaînait chez Yeux-Verts l'agressivité du plus fort. Plus il pressentait le malaise des femmes, plus il les détestait. Il n'y avait que la grande qui avait perdu son sac et puis zut alors ne vous a-t-on jamais dit qu'on n'accroche pas son sac à la chaise pendant qu'on jase sur une terrasse? La grande était la seule à tenir tête.

— Il faut être blessé maintenant pour faire une déclaration? Non, mais quelle logique! À vous entendre, on croirait que vous êtes de connivence avec les pickpockets!

Tiens cela aussi finissait par le tanner sérieusement, mais est-ce que je t'ai demandé d'être une telle écervelée moi ? Je parie que tu as fait toutes les poubelles en chemin au cas où le vieux aurait bazardé ton sac. Dommage que tu ne l'aies pas trouvé, tu ne serais pas venue m'emmieller ici. Et maintenant tu vas m'accuser d'être un malfrat ? Et puis quoi encore ! rugit-il en son for intérieur. Les yeux lançaient des éclairs, le visage se resserrait, l'homme se dressait sur ses ergots, envahissait l'espace, leur pompait l'air. « Pièce d'identité », hurla-t-il. Les femmes se jetèrent un regard anxieux, la plus grande lui tendit un permis de conduire. La carte en plastique dur petit format le fit sortir de ses gonds. Mais pour qui me prenez-vous ? Je vous ai demandé une pièce d'identité. Ce n'est pas une pièce d'identité ça. Ah oui, chez vous ? Je n'en ai que faire de ce qu'on fait chez vous. Ici, il faut une carte d'identité. Ne me dites pas que vous ne savez pas ; vous contrenez à la loi. Vous voulez partir ? C'est moi qui décide quand vous partirez. Il claqua la porte, se pencha sur elles et dit de sa voix la plus hargneuse : « Je peux vous mettre en taule et vous garder tant que je veux – vous êtes sans papier. »

— Vous voulez dire que si tous mes papiers étaient dans le sac qu'on m'a volé, je ne pourrais pas faire de déclaration et que vous me mettriez directement en prison ? Et mes amies aussi, même si elles, elles ont leurs papiers ?

L'homme fit un pas en avant, le bras levé et dans les yeux toute la colère que confère un pouvoir dictatorial. Les amies se rencoignèrent de leur mieux. La grande, de plus en plus furieuse elle-même, changea brusquement de ton, prit à témoin deux vieilles qui se faisaient invisibles au fond de la salle. Dans la langue locale, elle invectiva, cria la honte de ce pays qui accuse la victime, tempêta contre ces policiers véreux trop paresseux pour remplir une déclaration, parla de consulat, de journaux, ragea, tonna, refusa de se plier aux yeux verts qui avaient tourné au noir. Le tableau se gela l'espace d'un instant, l'instant de tous les instants. Passa l'œil du cyclone, le calme avant la tempête, avant l'explosion du « toi, tu perds rien pour attendre ». Froidement détaché, j'observai les yeux, toujours les yeux. J'attendais. Un imperceptible soupir – les yeux peuvent-ils soupirer ? – et l'homme demanda les lèvres serrées si

les femmes voulaient toujours porter plainte. La transe rompue, les femmes se levèrent comme un seul corps et s'en allèrent sans se retourner.

C'est ainsi que tout a commencé. Les incidents se sont multipliés ensuite, d'un quartier à l'autre, d'une colère à l'autre, d'un moment de pure haine au suivant. L'impuissance des victimes réveille la sourde colère, fait déferler la rage de dominer, de dompter, de contraindre l'autre à réagir. Le ventre se contracte, les mains picotent, s'agitent et veulent punir celles qui déclenchent en lui l'élan irrésistible de vouloir punir, punir, punir. La bouche se tord en un rictus, le poing se referme, monte la marée irrésistible insatiable, celle qui submerge tout. Il perd contrôle, ses muscles se serrent, un filtre rouge descend devant ses pupilles et il voit à travers un brouillard un visage semblable à une pastèque éclatée. Chair en bouillie, lèvre fendue, un œil fermé et l'autre le considérant avec un ébahissement mêlé de terreur. C'est ce qu'il déteste le plus, cette expression d'impuissance mise à nu, il l'efface du visage par tous les moyens.

Face aux yeux verts, je sais ce que je dois éviter à tout prix. Je ne dois pas laisser entrevoir le moindre soupçon d'inquiétude, je dois dévisager alors qu'ils me dévisagent, lire sans flancher l'histoire qui se déroule sur fond vert, à grand renfort de haine chaude, rouge. Je considère sans broncher l'autre petit moineau pris au piège dans les bas-fonds du vieux port. Maigrichonne, cheveux gras, joues hâves, yeux fiévreux. Que faisait-elle sur terre? Même sa mère l'avait abandonnée. Elle se terrait dans l'encoignure d'une porte, ses bras-bâtons-de-bambous croisés sur sa poitrine, ses orteils noirs repliés sur sa crainte. Réaction typique de Yeux-Verts. Débris d'humanité, rebut de civilisation, je te hais. Tu respirez l'air vicié de la fange des villes, tu ne sers à rien d'autre qu'à allumer ma colère. Colère froide qui le fait s'avancer sans hâte, je sens le choc de ses bottes sur le pavé, le choc de son poing sur la chair, le choc de la crosse sur le crâne. Je ressens le coup de pied qui envoie le pantin désarticulé sur un tas d'immondices.

L'horreur défile, lambeaux de chemisettes, visages en bouillie giclées de sang ruelles sombres yeux qui implorent larmes morve tant de destruction. La haine

cache l'impuissance. Moi, je la devine, cette impuissance qu'il déteste chez les autres, chez lui. Moi, je sais où elle se cache, je la déchiffre, la dévoile. Figé, imperturbable, incapable de détourner les yeux, je sonde les abîmes du regard caca d'oie. Je hais cette couleur de défaite. Au fond, tout au fond, je devine un autre regard vert, plus vieux, plus cynique, un visage en furie qui frappe frappe frappe sans fin hurle sa colère torture se torture lève le marteau la sangle le gourdin craque l'os casse le bras la clavicule le poignet enfonce la cigarette dans la chair inscrit sa puissance dans la chair impuissante.

Non, ça suffit, je ne serai plus prisonnier d'un regard. Finies cette hargne du désespoir cette torture cette lutte incontrôlée incontrôlable. Une seconde d'immobilité. Une autre, à peine. Ma main se lève d'elle-même. Le coup de feu retentit. Dans le miroir, les yeux verts me sourient d'un air narquois. Je glisse lentement au sol, une tache écarlate s'étale sur mon uniforme.



